

Florence Richter, *La Déesse et le Pingouin*, Waterloo, Avant-Propos Éditeur, 2014, 174 p., 19,95 €.

Voici un livre atypique. Pour la forme, il est essentiellement constitué d'un dialogue, parfois émaillé de poèmes, entre Rose, la femme issue du fond des âges ou surgie de nulle part, et Carl, chez qui on devine un avatar du psychanalyste Carl Jung. Il s'y passe de l'action et même un meurtre. Mais l'intérêt du livre est surtout philosophique. Par la bouche de Rose, l'auteure rappelle l'intérêt et la pertinence actuelle de tous les anciens mythes qui ont fondé l'humanité. Nous parcourons l'épopée de Gilgamesh, les aventures des héros antiques, les rêves des alchimistes ou les rites et les symboles de nombreux peuples. Avec cette idée fondamentale : d'une civilisation originelle, celle des mythes, qui donnait une place essentielle aux femmes, à la terre-mère, à la déesse-mère, on est passé à une civilisation contemporaine incomplète, dominée par le sexe masculin et fondée sur le seul culte de la Raison ou du Logos, en l'absence de son complément nécessaire que sont les vertus de l'émotion et du cœur. « À notre époque, la Raison domine tout [...] et le rêve se venge [...], les passions refoulées se déchaînent » (p. 120).

Même si elle est parfois injuste envers les apports de la raison (il n'est pas évident, hélas, que, de nos jours, la raison domine tout et ses apports sont sans doute plus positifs qu'elle ne veut bien l'admettre dans le feu de sa démonstration), le souhait de l'auteure pour un monde plus équilibré entre ce qu'elle caractérise comme valeurs féminines et valeurs masculines – les philosophies asiatiques diraient « le yin et le yang » – ne manquera pas d'intéresser les philosophes de la modernité : « Toute orientation prise à l'excès tend à développer des vices cachés » (p. 125). Et, au sein de ces valeurs féminines à retrouver, l'auteure place aussi le respect de la nature et de l'animalité, voire l'émerveillement qu'ils procurent (« la noble évidence des animaux », p. 67). Ce sont là des préoccupations très modernes : « complexe, animal, caché, le sexe féminin contrevient à l'esthétique autant qu'à l'éthique issues du Logos » (p. 75). Ou encore : « Je ne croirai qu'en un dieu qui serait pingouin » (p. 83). « Pour renouer avec le cœur, il faut à nouveau s'animaliser » (p. 83). Enfin, sur un plan plus métaphysique, l'harmonie entre le principe masculin et le principe féminin retrouvé s'inscrit dans une dimension plus générale, celle de l'harmonie des contraires. On est ici très proche de la dialectique hégélienne de la pensée ou engelsienne de la nature : « Une œuvre marquée par la réflexion intérieure trouve son fondement dans l'accord des contraires » (p. 93) et « ce phénomène étonnant de la Nature [...] produit un élément et son contraire au même instant » (p. 65).

Un ouvrage étonnant où les questions philosophiques les plus fondamentales se drapent dans une écriture poétique, quand « le cri des corbeaux répond au parfum des roses » (p. 144).

Georges CHAPOUTHIER

Langage, Perception, Pensée

Günter Abel, *Langage, signe et interprétation*, traduit par Lukas Sosoe, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2011, 337 p., 30 €.

Dans cet ouvrage (publié avec le concours du Goethe-Institut, dans le cadre du programme franco-allemand de coopération avec la Maison des

Revue philosophique, n° 1/2015, p. 95 à p. 140